

LA PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite)

X

La jeune femme fit quelques pas dans la loge. Il semblait, à voir l'altération de ses traits, la contraction de son visage, qu'elle luttait contre une pensée assaillant son cerveau.

—Jacques, balbutia-t-elle, allez vous en, ne me parlez plus, vous me faites souffrir ; allez vous en, je vous en prie, laissez-moi seule à mon chagrin.

—Mais ce chagrin, je le partage avec vous, reprit Jacques impétueusement. Je souffre de vous voir souffrir. Vous pourriez être si heureuse, vous et vos enfants ! Si vous me repoussez, ce sera pour eux comme pour vous la misère, la misère noire. On sait ce que rapporte le travail d'une femme. Jamais vous ne pourrez gagner assez pour donner aux petits la nourriture et les vêtements dont ils ont besoin.

—Ah ! tentateur ! répondit la veuve en serrant son front pâle entre ses mains fiévreuses, vous assombrissez le tableau pour m'épouvanter, pour me décourager, pour me rendre faible et tremblante.

—Je vous dis la vérité telle qu'elle est. Mais je vous sauverai malgré vous, je ne vous abandonnerai ni à la gêne, ni au désespoir. Vous serez ma femme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Jeanne en se tordant les mains avec une sorte d'affolement, il n'aura donc pitié de moi ! Il ne se taira pas, et il ne partira pas !

—Je veux vous prouver ma tendresse par mon obéissance. Je pars. Mais pour penser à vous, pour m'occuper de vous, pour rendre votre bonheur nécessaire et certain...

Jacques Garaud quitta la jeune femme qu'il laissait en proie à une agitation terrible. Elle s'assit ou plutôt elle s'abattit sur une chaise, et ces paroles confuses s'échappaient de ses lèvres :

—Il a raison, il n'a que trop raison. Pour ces pauvres petits, pour moi, c'est la misère. Comment pourrais-je, avec le travail de mes mains, payer les mois de nourrice de Lucie ? Comment élèverais-je Georges ? Ah ! la situation est effroyable. Jacques m'offre la paix, la tranquillité, l'aisance. Mais pour cela il faudrait devenir sa femme, il faudrait trahir le serment que j'ai fait à Pierre, à son lit de mort. Ce serait odieux, ce serait lâche ! Non ! non ! quoi qu'il arrive, je ne faiblirai pas.

Jeanne, puisant dans sa volonté une force surhumaine, se leva, essuya ses larmes et sortit de sa loge. Elle ferma la porte de la cour, comme cela lui était recommandé, puis elle alla faire une ronde dans les ateliers déserts et revint chez elle.

M. Labroue se présentait pour sortir. Elle lui ouvrit la porte sans prononcer une parole et rentra. Georges jouait dans un coin de la chambre avec son éternel cheval de carton et avec une boîte de soldats de plomb. La jeune femme prépara rapidement le souper. Elle n'avait pas faim, mais il fallait songer à l'enfant.

Le cocher sortit à son tour. Jeanne resta seule dans la fabrique.

Depuis la mort de sa femme, l'ingénieur avait supprimé tout train de maison. Il n'avait aucun domestique d'intérieur. C'était Jeanne qui faisait la chambre. Le garçon de bureau balayait le cabinet de travail. Ne mangeant jamais chez lui, M. Labroue prenait pension dans un restaurant d'Alfortville, où il se trouvait en compagnie d'officiers, dont quelques-uns étaient devenus presque ses amis.

Vers onze heures du soir, il rentrait et travaillait souvent pendant deux ou trois heures, à la lueur d'une lampe qu'il allumait lui-même. Le matin, il se levait presque au point du jour, travaillait encore et allait faire une première visite aux ateliers lorsque les ouvriers avaient repris leur besogne quotidienne. Le cocher, pas plus que le caissier et le contremaître principal, ne couchait à l'usine.

Jeanne, la nuit, habitait donc seule l'usine, en même temps que l'ingénieur. Celui-ci ne s'absentait que pour aller voir son fils, ou lorsque les affaires de sa maison, des marchés à conclure ou des approvisionnements à faire, l'appelaient en pro-

Le lendemain, la vie active reprit dans l'usine. Jacques Garaud, en passant, dit très brièvement bonjour à Jeanne. Une extrême préoccupation se voyait sur sa figure, il alla droit aux ateliers où il distribuait à chacun la tâche de la journée. Vincent n'avait point reparu depuis la veille. Sa femme était au plus bas, et il ne pouvait songer à s'éloigner d'elle ; un ouvrier apprit cela au contremaître.

Au moment où sonnèrent neuf heures, Jacques se rendit au cabinet de M. Labroue, et, ainsi que cela avait été convenu, il commença à étudier sérieusement avec lui le projet de la machine à guillocher qui, si les prévisions se réalisaient, devait les enrichir tous les deux.

La journée s'écoula sans amener d'incident utile à mettre sous les yeux de nos lecteurs. Jeanne, s'absorbant en elle-même, avait fait son travail quotidien sans adresser la parole à qui que ce fût. Le soir, quand s'effectua la sortie des ateliers, quelques ouvriers, sachant ce qui s'était passé la veille, voulurent adresser des consolations à la veuve de leur camarade.

Madame Fortier les arrêta dès les premiers mots.

—Inutile de parler de cela ! leur dit-elle en jouant l'indifférence, ce qui est fait est fait, je n'en mourrai pas, allez !

Et volontairement, elle évitait ainsi toute explication. En partant, Jacques lui serra la main silencieusement. Sa préoccupation semblait avoir encore augmenté depuis le matin. Jeanne prit cette préoccupation pour de la tristesse.

—Il m'aime, pensa-t-elle, et il souffre ; pauvre garçon !

La veuve de Pierre Fortier plaignait Jacques Garaud, mais aucun élan du cœur ne la poussait vers lui. Son cœur était mort à l'amour depuis la mort de Pierre. La femme proprement dite n'existait plus chez elle, le sentiment maternel enrahaissait tout, absorbait tout ; elle ne redoutait l'avenir que pour ses enfants bien-aimés.

Depuis vingt-quatre heures, une lutte se livrait en elle entre l'ardent désir de sauver ses enfants de la misère et la volonté ferme de tenir le serment fait à son mari agonisant. Par moments, la mère était prête à oublier le mort pour ne penser qu'aux chères créatures qu'il lui avait laissées. Puis, un instant après, le souvenir du mort l'emportait sur tout le reste. Cette lutte incessante achevait de briser Jeanne.

Le contremaître, Jacques Garaud, avait son domicile assez loin de l'usine. Il habitait une petite chambre dans une maison d'Alfortville, près de la route de Créteil. Il lui fallait vingt-cinq minutes pour s'y rendre.

Il prenait ses repas chez un

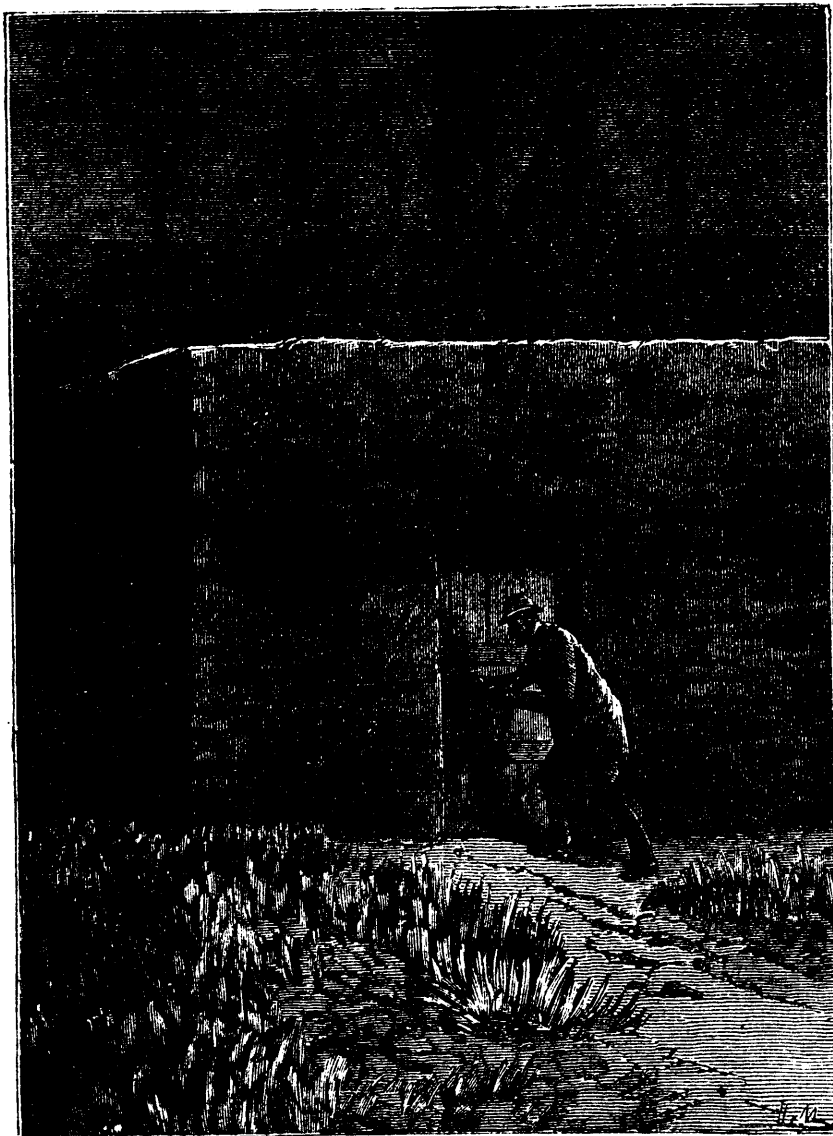
marchand de vin, où se réunissaient le soir un grand nombre des ouvriers de la fabrique. Ce soir-là, Jacques ne parut pas à son restaurant. En sortant de l'atelier, il avait gagné les rives de la Marne, recherchant la solitude, marchant d'un pas inégal et saccadé, s'arrêtant parfois, le regard fixe, les sourcils froncés, et restant immobile pendant plusieurs minutes, pour se remettre ensuite à marcher au hasard.

Quand Jacques rentra chez lui, minuit sonnait. Il n'avait pas même songé à prendre quelque nourriture. Il se coucha, mais ne put fermer l'œil. Le lendemain, lorsqu'il arriva à l'usine, une fièvre violente brûlait son sang. Une pâleur livide couvrit ses traits tirés ; ses regards brillaient d'un feu sombre. Indécis, tremblant, il fit halte à la porte de la loge.

Jeanne s'avança vers lui.

—Qu'avez-vous donc, M. Garaud ? lui demanda-t-elle, frappée du grand changement qui s'était fait en lui depuis le jour précédent.

—Rien, rien, m'aime Fortier, balbutia-t-il d'un ton



—C'est par là qu'il faut entrer, murmura-t-il. — (Voir page 342, col. 3.)

vince. Il avait donné l'ordre à madame Fortier de ne jamais l'attendre lorsqu'il était dehors, une clef de la petite porte, clef qu'il avait toujours sur lui, lui permettant de rentrer sans réveiller la gardienne.

Outre la porte cochère et la poterne donnant sur la route, il existait une troisième issue, voisine du pavillon habité par M. Labroue et accédant à un chemin de traverse conduisant à Maisons-Alfort. L'ingénieur rentrait et sortait assez fréquemment par cette issue.

Chaque soir, vers neuf heures, Jeanne allait découvrir le lit du patron. Le jour où commence notre récit, elle le fit ainsi que d'habitude, alluma une veilleuse placée sur un meuble et rentra chez elle. Une tristesse profonde l'accablait ; le présent lui semblait lugubre ; l'avenir lui faisait peur. Elle se coucha vers onze heures, espérant que le sommeil lui ferait momentanément oublier ses chagrins et ses inquiétudes, mais l'angoisse fut plus forte que la fatigue ; le sommeil appelé ne vint pas.